CAHIERS DU SUD

Tome XXXII — 2e Semestre 1950

37e Année | N° 303

SOMMAIRE

•

JOE BOUSQUET

PANTOUNS

CHRONIQUES

LES LIVRES

Le Roman :

Essais et Variétés :

Etudes Méditerranéennes :

●

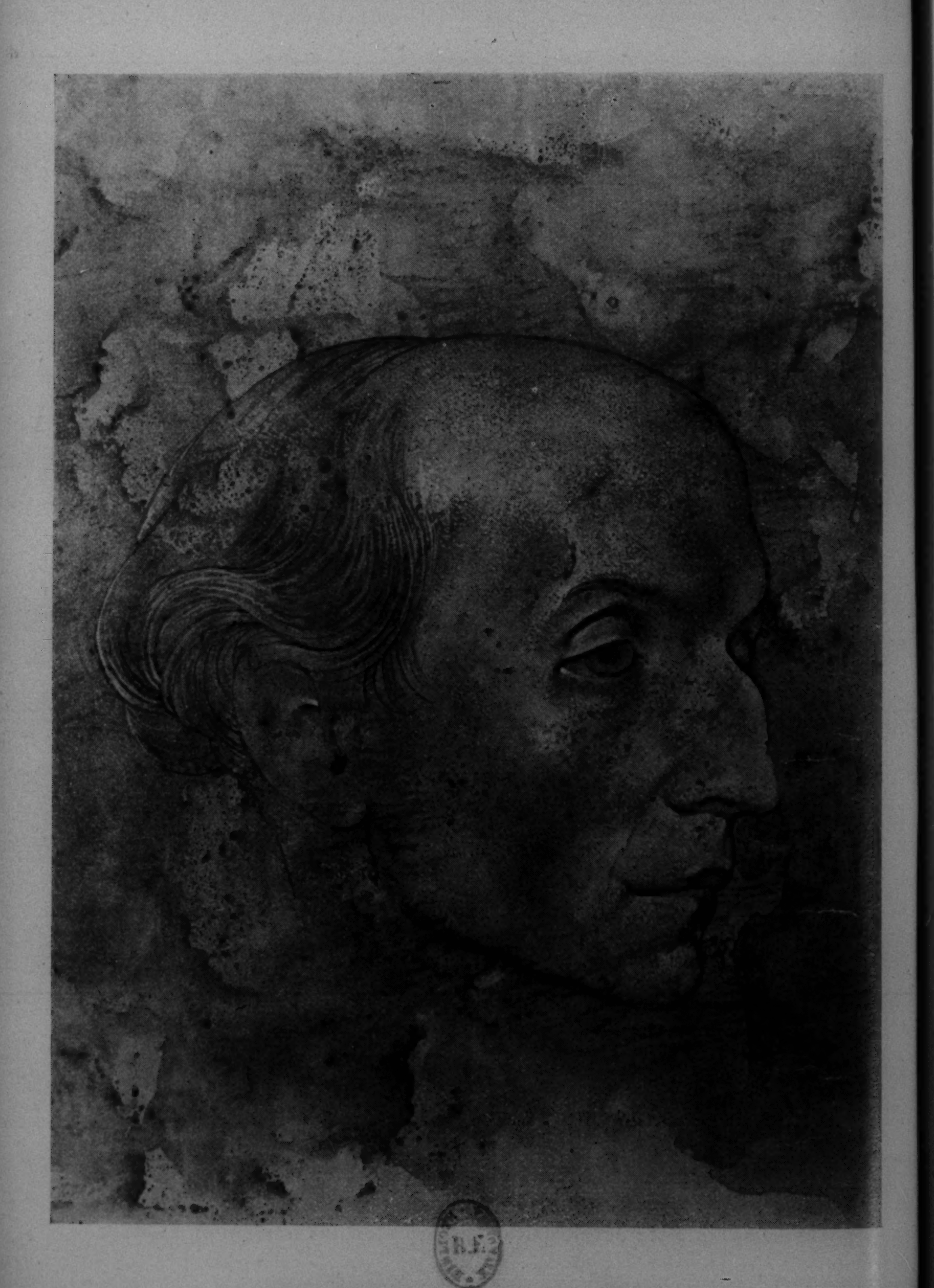
JOE BOUSQUET

Joe Bousquet est né le 19 Mars 1897 à Narbonne (Aude), mais, dès 1900, vient habiter Carcassonne, où sa famille maternelle est fixée. En 1902, il commence ses classes au lycée; à quinze ans, il passe avec mention bien son premier baccalauréat latin-langues (20 juillet 1912). L'année suivante, jugé trop jeune pour aborder le cours de philo, il va séjourner un an à Southampton; il obtient brillamment son second baccalauréat le 12 Juillet 1914. Il paraît alors attiré par le Droit.

La guerre éclate. Quelques mois passés à Paris (Hautes Etudes Commerciales). La classe 17 est appelée; il est mobilisé dans l'Infanterie le 10 Janvier 1916, suit les cours d'Elève-aspirant à Saint-Maixent du 10 Mai au 15 Octobre 1916. Nommé aspirant au 139e R.I., il demande le 20e corps, est rattaché au 156e R.I., et monte aux armées le 23 Octobre 1916. Quatre citations glorieuses.

Le 27 Mai 1918, grièvement blessé lors d'une attaque, il est dirigé sur l'hôpital américain de Ris-Orangis où il reste un mois entre la vie et la mort; de là, Toulouse (Juillet-Août 1918), puis sur Carcassonne (Septembre 1918).

Après un an d'hôpital dans sa ville, regagne en Décembre 1919, sans espoir de guérison, la maison de famille, 53, rue de Verdun, qu'il ne devait quitter qu'à sa mort (28 Septembre 1950).



Joe Bousquet, par HANS BELLMER

SUR CARMEN AMAYA

Les spectacles que donne Carmen Amaya sont irritants comme des citrons verts. Le mauvais goût y prédomine : dans le choix du répertoire, dans le bariolage hurlant des costumes de femmes, dans l'entêtement que met la gitane à faire jouer ou chanter n'importe quelle mazette, pourvu qu'elle soit de la tribu. Mais, de ce désordre, de cette chienlit, émane une joie sombre et étrange, une excitation particulière, celles de la vie authentique, qui n'est pas toujours belle. Et je crois bien que si l'on réduisait la troupe à ses seuls éléments valables, si l'on soignait les costumes et les décors, si l'on coupait tout ce qui n'est pas chant ou danse de qualité, il n'y aurait plus de spectacle Carmen Amaya.

●

Il faut voir Carmen Amaya, non aux Champs Elysées ou au Palais de Chaillot, mais à Marseille, dans cette vieille salle des Variétés, facile à chauffer. Il faut la voir un samedi soir, ou un dimanche en matinée, quand tous les gitans de Marseille se sont donné rendez-vous aux galeries ou au pourtour, avec les gosses pleurnichards et les *madre* piaillantes. Il n'y a, ces jours-là, plus de scène ni de rampe, le public, spontanément, joue son rôle de chœur, depuis les *ollè* sourdement proférés, jusqu'au dialogue qui s'établit avec les artistes. Le guitariste, le chanteur, la danseuse ne sont plus en *représentation* ; ils participent à une communauté, ils se donnent ils sont à la *fiesta*. Jamais Carmen Amaya n'est plus inspirée, plus possédée qu'à ces moments-là.

Cette jeune femme de vingt-cinq ans, au visage sombre, aux jambes divinement sèches, semble dévorée par le rythme. L'expression « brûler les planches » s'applique à elle mieux qu'à toute autre. On l'imagine perpétuellement en colère, et ne retrouvant la joie que dans l'accomplissement de la danse. Son visage se transforme curieusement à mesure que se développe et s'accélère la musique. Sa bouche, qu'on ne voyait pas d'abord, devient comme une grande plaie, ses cheveux s'emmêlent et se hérissent, ses yeux rient. Les ornements de sa toilette : fleurs, rubans, volent à travers la scène. On s'attend à la voir

lacérer sa robe, sa chair. L'impression du sacré est extrêmement vive. Cette transe ne se termine qu'aux limites de l'épuisement. Carmen raconte que tous les matins, à son réveil, elle souffre comme si on l'avait longuement battue la veille.

•

L'érotisme de cet art ne se nourrit pas d'artifices. Nul besoin de nudité, ou de semi-nudité, ou de costumes suggestifs. Il naît d'une certaine vibration, d'un certain tremblement de la chair. Il est pur. Asexué. Carmen, en travesti ou en robe, avec un partenaire homme ou femme, est l'image même d'Eros ambivalent, équivoque comme lui, comme lui possédée et possédante.

Carmen Amaya, en trois heures de spectacle, ne fait que quatre danses. N'en ferait-elle qu'une, le spectacle vaudrait encore la peine qu'on y aille, qu'on y retourne chaque soir.

J. L.

MUSIQUE ENREGISTREE

J'ai déjà eu l'occasion, en parlant de la récente édition du Didon et Enée, de Purcell, de souligner le rôle de première importance que le disque et la radio peuvent et doivent jouer vis-à-vis de notre patrimoine musical : d'une part, révélation au grand jour des chefs-d'œuvre endormis dans la poussière des bibliothèques et dont l'histoire musicale, le plus souvent, n'a gardé qu'un nom, un titre, une date, d'autre part, et par voie de conséquence, révision des jugements portés sur elles au cours des siècles, jugements souvent hâtifs et parfois contradictoires. Un exemple vient fort à propos illustrer cette thèse : l'édition, chez Classic, du *Jephté*, de Carissimi.

Le créateur de l'Oratorio romain a connu plus que tout autre les variations d'appréciation de la postérité. D'aucuns l'ont sacré l'égal de Monteverde, l'ont appelé le « Haendel du XVII[e] siècle ». Par contre, tout en lui reconnaissant des qualités de compositeur dramatique, d'autres lui dénient toute grandeur et ne voient en lui qu'un petit maître que rien ne distingue des faiseurs d'opéras de la même époque. Grâce à l'édition musicale, qui apporte au procès la pièce capitale, l'*œuvre*, nous sommes maintenant en mesure de rendre un jugement plus équitable. Et il semble bien, à entendre ce chef-d'œuvre qu'anime un large souffle dramatique et qui atteint au pathétique le plus émouvant par des moyens presque élémentaires, que les laudateurs de Carissimi étaient bien près de la vérité. Le musicien de Jephté, s'il n'a pas la puissance ni la science de celui que Beethoven appelait « le père », peut être légitimement placé aux côtés de Monteverde et de Henrich Schutz.

L'enregistrement de Jephté est hors de pair. L'interprétation réunit les noms prestigieux de G. Vivante (soprano), Colosante (mezzo), G. Penno (ténor), et F. Arie (basse); les chœurs et l'orchestre de l'Angelicum de Milan, sont placés sous la direction de E. Gerelli. L'expressive pureté de l'orchestre met


SAVON FER à CHEVAL
PORTE-BONHEUR DU FOYER


AVEC
UTIL
LAVAGE FACILE...

admirablement en relief la déclamation lyrique ; les chœurs passent sans effort des effets de puissance les plus majestueux, aux pianissimi les plus délicats ; la beauté des voix et des timbres, restitués par une impeccable gravure, la sincérité de l'interprétation, la noblesse du style, tout concourt à faire de ces trois disques des pièces de collection.

Decca nous propose trois beaux enregistrements d'orchestre : l'*Ouverture Académique* de Brahms, la *Suite en fa* et la *Petite Suite* d'Albert Roussel. On sait que Brahms écrivit cette ouverture pour remercier l'Université de Breslau de lui avoir conféré le titre de docteur en philosophie. La première exécution eut lieu devant la docte assemblée, le 4 janvier 1881, sous la direction de Brahms lui-même. L'Ouverture Académique est construite sur des chansons d'étudiants et, malgré toute la science d'écriture dont elle témoigne, elle conserve une fraîcheur, une jeunesse d'allure très séduisantes. Excellente interprétation du London Symphony Orchestra, dirigé par C. Krauss. La *Suite en fa* et la *Petite Suite,* de Roussel, sont maintenant devenues classiques ; l'art à la fois subtil, volontaire et primesautier de cet amateur génial que fut Roussel, s'y montre sous ses aspects les plus authentiques. Alors que tant d'œuvres plus récentes et plus tapageuses de la jeune école française, semblent devoir sombrer à bref délai dans un légitime oubli, elles témoignent de l'importance toujours accrue d'un musicien qui fut un grand modeste, et dont le nom peut s'inscrire à côté de ceux de Debussy et Ravel. Ch. Munch, à la tête du London Philharmonic Orchestra pour la *Suite en fa,* ou de l'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire pour la *Petite Suite,* nous en donne deux interprétations également vivantes.

Ecrire un *Concerto pour Guitare et Orchestre* peut paraître une gageure, étant donnée la faible sonorité de cet instrument, si remarquable par ailleurs. Mario Castelnuovo Tedesco l'a cependant tentée et réussie. Son œuvre, fort habilement écrite, oppose ou marie très judicieusement les timbres des solistes de l'orchestre avec l'instrument principal. Interprétation de tout premier ordre avec le célèbre Andrès Segovia et le New London Orchestra, dirigé par Alec Sherman (Columbia).

Nouvelle version des *Hébrides,* ou *Grotte de Fingal,* de F. Mendelssohn. Elle est due à W. Furtwangler, à la tête de l'Orchestre Philharmonique de Vienne. Le célèbre chef d'orchestre allemand affirme de plus en plus une tendance à prendre des tempo trop lents ; sa conception n'est pas la mienne, et, quels que soient les prestiges de son interprétation, je lui préfère celle de Sir Th. Beecham (V. S. M.). Par contre, j'ai écouté avec intérêt *Les Murmures de la forêt,* dans une réalisation pleine de vie de L. Fourestier, à la tête de l'orchestre du théâtre national de l'Opéra (Pathé). Citons également, chez *Amphion,* l'édition de *The Gordian Knot,* suite d'orchestre de Purcell, par l'Orchestre Daniel Saidenberg.

Les amateurs de musique de chambre se réjouiront de trouver chez Amphion le *Deuxième Quatuor à cordes en fa majeur op. 92*, de Serge Prokofieff. Œuvre attachante, qui nous enferme parfois dans ce climat féerique si particulier au grand musicien russe. Belle exécution du Quatuor Gordon. Notons aussi, à titre de curiosité musicale, le *Quatuor N° 2, pour flûte, clarinette, cor et basson,* de Rossini, toujours chez Amphion, exécuté par MM. Brun, Druart, Thévet et Allard. Il serait vain de chercher dans cette œuvre aimable, le moindre style concertant ; une veine mélodique, facile, nous propose des thèmes que les instruments se partagent ou se renvoient dans un véritable jeu de grâces musical. Autre curiosité, ces *Trois Equales* pour trombones, de Beethoven, que le Quatuor de trombones Georges Tulout nous révèle chez Lumen ; une sonate, également pour trombones, de Daniel Speer, complète ce disque.

Peu de disques de piano. Boris Zadri nous propose, chez Lumen, la *Suite Française en sol majeur,* de J.-S. Bach, et les trois pièces du *Gaspard de la Nuit,* de M. Ravel (Ondine, le Gibet et Scarbo) ; on peut regretter que la gravure manque de transparence. La *Sonate pour deux pianos,* d'Igor Strawinsky, ni les *Cinq pièces faciles* qui la suivent, n'ajouteront rien à la gloire de l'auteur de Pétrouchka ; tout au plus, pourrait-on les considérer comme un jeu assez puéril d'un esprit pour qui la parodie — sous l'influence peut-être de Cocteau — présenta trop d'attraits. Mais il faut louer le talent et la sincérité de MM. Arthur Gold et Robert Fizdale, qui font de leur mieux pour nous faire partager leur conviction. Très bon enregistrement chez Amphion.

GASTON MOUREN.

CONCERTS CLASSIQUES

Un beau concert que celui du 8 Novembre. Les *Préludes* de Liszt, poème symphonique bien connu, et le *Prélude et Passacaille*, d'Eugène Bozza (qui étaient, je pense, pour beaucoup d'auditeurs, une nouveauté), furent interprétés avec beaucoup de chaleur et de solidité.

Quant à la grande Marguerite Long, elle n'a rien perdu de sa maîtrise ni de son étonnante jeunesse. Les deux œuvres importantes qu'elle nous a données, la *Ballade* de Fauré et le *Premier Concerto* de Ravel, exigent autant de virtuosité que de sensibilité Le Concerto suppose, en outre, un sens aigu de la fantaisie. Le public a été comblé, ainsi qu'en a témoigné l'ovation dont il a remercié la grande pianiste.

Nous avons beaucoup de plaisir à féliciter l'orchestre, dirigé par M. Audoli, pour la souplesse et la sûreté avec lesquelles il a épousé la perfection de la soliste. Quant à l'interprétation que cet ensemble a donné en finale de l'exquise seconde partie du *Daphnis et Chloé*, de Ravel, elle a été en tous points digne d'éloges.

Paul Paray dirigeait le Concert du 15 Novembre. Ce maître de la baguette est assez discuté. D'aucuns appellent sécheresse ce que le plus grand nombre considère comme de la sobriété. Le fait qu'il dirige un ensemble qui travaille peu avec lui, et qui ne comporte pas que des virtuoses, le contraint à une dureté assez brutale où certains auditeurs voient une absence de sensibilité. Les résultats obtenus de ce grand chef donnent raison au plus grand nombre.

La *Symphonie N° 3* de Beethoven nous a été donnée avec toute l'ampleur exigible, le *Prélude et la Mort d'Yseult,* de Wagner, avec une grande pureté de timbre et d'intention et le célèbre *Till Eulenspiegel* de Richard Strauss, avec tout le brio et la gaîté assez pesante qui sont l'esprit de cette œuvre un peu trop connue.

En première audition, nous avons entendu une œuvrette pleine de finesse et de distinction : *Prélude et Fugue* de Jean Gabriel-Marie.

Nous sera-t-il permis de regretter que certains instants de l'*Héroïque* aient été moins émouvants que d'autres, notamment ceux où éclatent les cors, qui, personne ne l'ignore naturellement, sont des instruments fort capricieux.

Au concert du 22 Novembre, le grand pianiste Alexandre Uninsky occupe seul la scène réduite de l'Opéra (Un très beau concert : un excellent programme et une excellente interprétation).

Deux choses frappent chez cet irréprochable virtuose. C'est d'une part, la qualité exceptionnelle de sa sonorité, sonorité qui donne au chant une grande clarté de résonance. D'autre part, on ne peut que s'émerveiller devant la souplesse de ce tempérament musical. En effet, si Alexandre Uninsky montre, dans la *Partita* de Bach et les *Variations* de Mozart, tout le lumineux équilibre qui convient, il interprète la *Terrasse des Audiences au Clair de Lune* et les *Reflets dans l'Eau,* de Debussy, avec une fluidité discrète qui est toute française. Il imprime aux *Tableaux d'une Exposition*, de Moussorgski (que nous entendons le plus souvent dans un arrangement pour orchestre), toute la fantaisie colorée que supposent le sujet et l'esprit de l'œuvre. Enfin, il donne à la *Gavotte et Toccata* de Prokofieff, l'humour vigoureux qui caractérise ce morceau bien connu.

Cependant, nous sentons que c'est avec la sensibilité généreuse et frémissante de Chopin que s'accorde le plus intimement ce beau tempérament de musicien.

Avec beaucoup de bonne grâce, Alexandre Uninsky a remercié le public de ses ovations, par trois morceaux hors programme.

SIMONE JOUGLAS.

●

CHAPELLE DU LYCEE THIERS

MARSEILLE, AU TEMPS DE PIERRE PUGET (1620-1694)

Marseille entière devrait visiter cette exposition. Non pas seulement parce que la somptuosité du décor, l'ingéniosité des présentations, l'harmonie des ensembles, la précision des indications incitent à visiter et font honneur au réalisateur, mais parce que la ville y apparaît à son aurore de grande cité; parfaitement inconsciente et de sa propre puissance et du génie d'un de ses fils. Il y a là beaucoup de Puget, presque toute son iconographie, un peu de son œuvre, mais de l'excellent, et aussi de son temps : encadrée de ferronneries, de tapisseries, de coffres et de meubles, les rois, les évêques, les ministres, les amiraux, les échevins, les maîtres artisans sourient ou pontifient. Bien peu d'entre eux ont su qui était Puget et surtout ce qu'il valait...

Puget voyait grandir sa ville. Il la sentait forte, crainte, estimée. Il eut voulu traduire en frontons et colonnes tant de choses sublimes, la rendre digne des routes du Levant, de la Grèce et de l'Italie. Hélas !

Le siècle de Puget fut siècle de misère et de gloire et de grande vie; que de choses ne lui suggéra-t-il ? Mais aussi de combien de projets n'empêcha-t-il pas la réalisation ? Les rêves morts de Puget glissent autour des beaux objets exposés aux voûtes du lycée Thiers. Allons voir ! les fantômes du génie ne sont jamais malfaisants; apaisons-les du tribut de notre humble admiration.

ANDRÉ VILLARD.

Galerie Da Silva, Marseille

MAX PAPART

« Je ne sais trop à quoi l'on sent que cette peinture vient d'une campagne heureuse. Peut-être à ceci, que la leçon théorique de Paris y semble avoir été bien comprise et, plus exactement même, prise dans une intelligente atmosphère de soleil, celle d'Aix, où vit le peintre, entre les amandiers et les figuiers qui sont fruits de l'esprit ». Ces lignes de Pierre Descargues, qui servaient d'épigraphe au catalogue de la dernière exposition de Max Papart, me paraissent définir avec beaucoup de bonheur à la fois le climat et la manière de ce peintre. C'est une tradition des artistes aixois, et point n'est besoin d'évoquer Cézanne, que le souci prédominant d'une composition architecturée, à l'inverse de l'Ecole Marseillaise, pourtant toute voisine, qui elle, pour le meilleur comme pour le pire, a lié partie avec la couleur. Tout comme son concitoyen André Marchand (qui lui aussi est un « poulain » de la Galerie Da Silva), Papart a puisé les leçons de l'écriture picturale, ou plutôt d'une certaine mise en page dans l'œuvre de Braque. Papart supporte parfaitement cette confrontation en un sens redoutable, avec deux grands prédécesseurs, bien mieux, sa personnalité qui s'affirme chaque jour davantage, réside dans un pouvoir de séduction allié à une solidité évidente. Les toiles qu'il vient de présenter et qui sont moins une fête pour les yeux qu'une satisfaction pour l'esprit, témoignent de sa conscience, il faudrait presque dire d'une pudeur, qui vaut mille fois mieux que l'agressivité par quoi tant d'autres singent la puissance.

●

CHEZ JOUVENE

EMILE BOUVIER

Conjugant l'art et le sport, Emile Bouvier a rempli la gageure de peindre une toile par jour, de laisser pour chaque halte de sa caravane, un tableau de site comme témoignage rapide de sa vision. On ne peut donc juger son exposition forcément un peu composite avec la même rigueur selon qu'il s'agit d'œuvres afférentes à ce circuit (et encore, pour ces dernières, joue souvent le bonheur de l'improvisation) ou de celles mûries dans son atelier.

Mais de l'ensemble, se dégage l'impression d'une réelle virtuosité, d'une facture leste et heureuse, d'une palette étalée dans la joie. E. Bouvier touche avec bonheur aux atmosphères marines, aux ports, à la vie de la mer — qu'il a partagée avec les pêcheurs. Ses toiles les plus belles sont des vues de bateaux à l'ancre, des petits ports de Provence ou de la côte Basque ; il excelle à pocher un paysage, à nous y plonger d'un coup. Et quand il veut bien penser le motif, à créer le charme de la vraie peinture.

DORA BIANKA

A la fois Parisienne et Aixoise (elle habite route d'Eguilles un adorable pavillon XVIIIe siècle), Dora Bianka, artiste d'origine polonaise, a séjourné à Rome au printemps dernier. Fêtée par l'aristocratie italienne, elle a remporté en des milieux pourtant difficiles, un succès de bon aloi. On pouvait tout craindre pourtant des aventures romaines de Dora Bianka, et d'abord que le voisinage de la Villa Médicis et des pontifes de l'académisme, voire le contact journalier avec les chefs-d'œuvre de l'art antique ou de la Renaissance, ne lui fassent perdre quelque chose de sa spontanéité et de sa fraîcheur. Il n'en a heureusement rien été et les Aixois qui ont eu, dès octobre, alors que les échos du Festival Mozart s'attardaient encore dans la ville des Fontaines, la primeur des dernières productions de Dora Bianka, ont constaté avec plaisir qu'elle était demeurée fidèle à elle-même. Ce n'est pas en vain que j'évoquais ici Mozart, car Dora Bianka est, elle aussi, une artiste tout en nuances, un peu précieuse, un peu rococo, si j'ose dire, une « claveciniste de la palette ». C'est un peu grêle, mais charmant au possible et infiniment civilisé. Est-il besoin de dire que de Rome, elle n'a rapporté que des rêves de Rome, traités généralement sous forme d'aquarelles ou de gouaches, techniques qu'elle possède parfaitement. Il convient toutefois de signaler quelques portraits traités à l'huile. Ils valent par l'élégance un peu idéalisée, la qualité des fonds et surtout l'économie de matière. Seule une Dora Bianka peut, sans verser dans l'anecdote, camper les derniers « carrosses » de la Place d'Espagne, des amants auprès d'une fontaine et jouer avec des effets de lune. Une sensibilité quasi verlainienne en même temps qu'une aimable virtuosité plastique.

LEGION D'HONNEUR

AUX MESSAGERIES MARITIMES

Au cours d'une cérémonie intime qui s'est déroulée le Vendredi 5 Janvier dans le Hall de l'Agence Générale de la Compagnie des Messageries Maritimes à Marseille, M. Gustave Anduze-Faris, Président du Conseil d'Administration de cette Société, a remercié le personnel des marques de sympathie que ce dernier lui a manifestées lors de sa récente promotion au grade de commandeur dans l'ordre national de la Légion d'Honneur.

Au nom des collaborateurs de l'Agence Générale de Marseille, l'un des plus anciens, M. Ponzio, a présenté à M. le Président Anduze-Faris, les félicitations du Personnel et l'a assuré du dévouement de ce dernier. Il a enfin exprimé la confiance de tous dans les destinées de la Compagnie des Messageries Maritimes.

Dans sa réponse, le Président, après avoir remercié ses Collaborateurs, a tenu à leur faire part de sa vive satisfaction des efforts déployés par tous pour rendre aux Messageries Maritimes, la place que lui ont traditionnellement value depuis leur fondation, les services rendus à la cause du rayonnement et du prestige français dans le monde.

•

A LA COMPAGNIE MIXTE

Nous avons appris avec plaisir la nomination de M. Massiera au rang de Chevalier de la Légion d'Honneur. Cette distinction hautement méritée par les qualités personnelles et la valeur du Directeur de la Cie Mixte, consacre les éminents services qu'il a rendus à son armement et à la Marine Marchande française.

***

Les nombreux amis de M. J. Arman, Directeur des Etablissements Groignard, se sont réjouis de sa promotion au rang d'Officier de la Légion d'Honneur, car cette élévation leur paraît la digne consécration des dons du chef et des vertus de l'homme.

Toutes nos félicitations à M. Arman, ainsi qu'à notre ami Charles Brunet, assureur maritime, qui se voit décerner le ruban de Chevalier.

PREMIER BULLETIN DAUMIER

La Société « Les Amis de Daumier », 39, rue de la Chaussée-d'Antin, récemment fondée sous la présidence de Georges Duhamel, et la vice-présidence de Emile Henriot, Francis Carco et Joseph Lasalarié, annonce la distribution de son premier bulletin édité par *Arts et Livres de Provence*, sous la direction de Jean Cherpin.

En plus des textes de Yvon Delbos et du Préfet Baylot, de la révélation d'un portrait inconnu de sa mère, par Daumier, de vues nouvelles sur les bustes, de correspondances inédites, ce bulletin rappelle le Festival d'Aix par un « Mozart en France », de Jean-Louis Vaudoyer. 80 pages, 6 illustrations. Sommaire sur demande aux *Amis de Daumier*, 39, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (IXe).

●

Arts et Livres de Provence, qui a publié un très remarquable numéro spécial sur Daumier et présente maintenant son premier Bulletin Daumier, annonce un recueil collectif entièrement consacré à André Suarès. Ces initiatives louables attirent l'attention sur un mouvement qui, fier de ses origines, s'attache à mettre en valeur les gloires authentiques de notre chère cité. Félicitons sans réserve son animateur, Jean Cherpin.

●

LES REVUES

Avoir des enfants dans les meilleures conditions et les conduire sans heurts, à leur plein épanouissement physique et moral, voilà qui nécessite un véritable apprentissage.

Chaque jour, des problèmes se posent dans d'innombrables foyers. *Guérir*, la grande revue des connaissances médicales vous offre avec son numéro spécial du Salon de l'Enfance, qui vient de paraître, la documentation indispensable à toutes les familles.

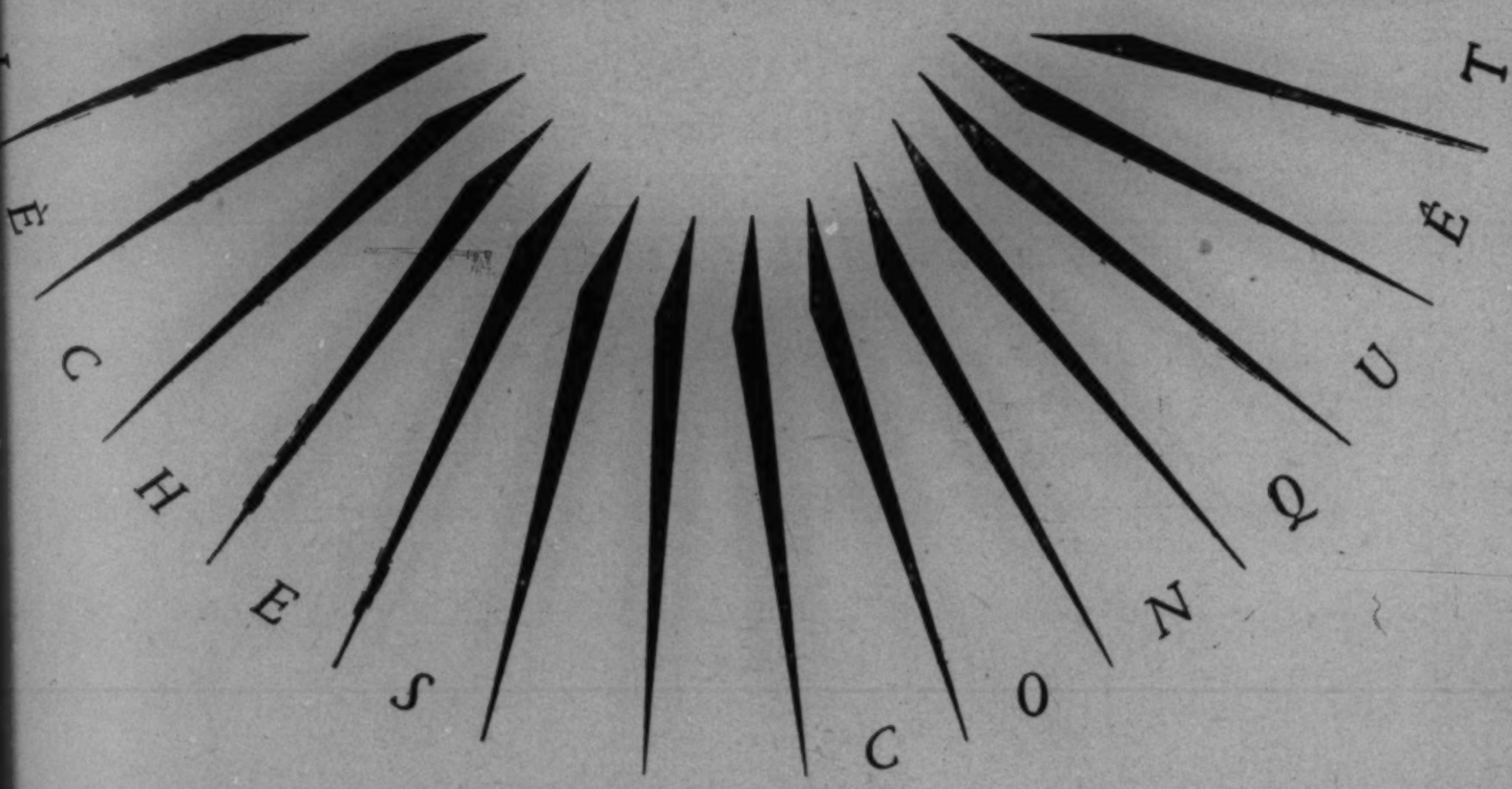
Dans ce même numéro, vous trouverez une documentation pratique de saison : congestion pulmonaire, pneumonie et bronchopneumonie ; une passionnante étude sur les psychoses de la nuit de noces ; comment vous débarrasser de votre cellulite, et de nombreuses informations précieuses pour tous ceux qui tiennent à leur propre santé.

Le Pre resp. : JEAN BALLARD. S.O.P.I.C. 36, Boulevard Michelet



PARFUMS

RAYONNANTS



DE

LANCÔME

PARIS

WALLACE

CAHIERS DU SUD

paraissant six fois par an

Directeur-Fondateur : JEAN BALLARD

●

Comité de Rédaction

LÉON-GABRIEL GROS, *Rédacteur en chef*
JEAN TORTEL, TOURSKY, A. BLANC-DUFOUR, PIERRE GUERRE
Secrétaire de rédaction : JEAN LARTIGUE

●

Correspondants

RENÉ NELLI (Carcassonne), EMILE DERMENGHEM (Alger)
FÉLIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

●

ADMINISTRATION-RÉDACTION
10, Cours du Vieux-Port, MARSEILLE.
Tél. : DR. 53-62 ● C. C. P. Marseille 137-45

DÉPÔT ET DISTRIBUTION A PARIS :
Editions des Cahiers du Sud
28, Rue du Four (6e) — Tél. : LIT. : 16-74

Publicité Littéraire :
« **Néopublicité** »
71, Rue des Saints-Pères, 71
PARIS (VIe)

Publicité Commerciale :
« **Régie-Publicité-Edition** »
27, Rue Taitbout, 27
PARIS (IXe)

ABONNEMENTS

France et Colonies	**Un an (6 nos) 1.000 frs**
	Le Numéro : 200 frs
Etranger	**Un an (6 nos) 1.250 frs**
	Le Numéro : 250 frs

Le Directeur reçoit le Mercredi, de 18 à 20 heures

●

La revue ne renvoie les manuscrits non insérés que si l'auteur y joint une enveloppe timbrée à son adresse

MUSIQUE ENREGISTREE

La cantate *Actus Tragicus,* l'une des plus célèbres de J.-S. Bach, vient d'être éditée chez Pathé par les Chanteurs de Saint-Eustache, sous la direction du R.P. Martin de l'Oratoire. Plus qu'une déploration funèbre, c'est une frémissante aspiration vers la béatitude éternelle. Elle fut vraisemblablement composée lors du second séjour du Maître à Weimar, vers 1711. L'orchestration en est curieuse : l'orgue, deux flûtes et deux violes. L'air admirable de l'alto : « Reçois mon âme » est chantée avec une émouvante ferveur par Mme Yvonne Melchior. Réalisation soignée, un peu opaque peut-être, surtout dans les parties chorales. Précisons que la partie d'orgue a été confiée à Maurice Duruflé. Le même ensemble, également dirigé par le R.P. Martin de l'Oratoire, nous propose une vivante exécution de la pittoresque « Bataille de Marignan », de Clément Janequin.

Le *Concerto grosso en Sol majeur* de Haendel ouvre cette extraordinaire série de *Douze concertos pour cordes et clavecin,* que le Maître écrivit entre le 29 Septembre et le 20 Octobre 1739. On demeure confondu par une pareille facilité. Ce premier Concerto, d'une architecture si parfaite, d'une écriture si précise, il fut écrit d'un seul trait, en un seul jour ! Bonne exécution par l'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, dirigé par Piero Coppola ; notons que le concertino réunit MM. P. Nérini et Simon, violons ; Delacourcelle, violoncelle ; et R. Guerlin, clavecin (Gramophone).

L'enregistrement du *Prélude de Lohengrin* présente de sérieuses difficultés, du fait des sonorités aiguës des violons, soutenues à découvert, au début et à la fin de l'œuvre : il y faut la plus grande égalité, la plus grande fluidité, et il est presque impossible d'éviter une certaine distorsion sur les derniers sillons. La version que nous présente Louis Fourestier, à la tête de l'Orchestre du Théâtre National de l'Opéra, mérite de figurer parmi les plus honorables existant à ce jour (Pathé).

Voici maintenant quelques belles éditions de musique instrumentale. Tout d'abord, le sémillant *Concerto en mi bémol majeur,* pour trompette et orchestre, de J. Haydn. La périlleuse partie du soliste a été confiée au virtuose Harry Mortimer ; son jeu est très brillant, mais sa sonorité « vibrée » choque dans une œuvre classique. Dynamique exécution du Philharmonia Orchestra, dirigé



par Georges Weldon (Columbia). André Navarra nous fait une fois de plus admirer sa technique impeccable et sa généreuse sonorité dans le *Concerto en la majeur n° 3,* pour violoncelle et orchestre, de Ph.-Em. Bach, l'un des plus épineux du répertoire, et l'un des plus beaux (écoutez le Largo, noble et émouvante méditation). Excellente exécution, avec l'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, direction André Cluytaens (Columbia).

Sous le titre « *Au jardin de la flûte de France* », Gaston Crunelle et Pauline Aubert ont réuni quelques fragments d'œuvres pour flûte et clavecin de l'école française du XVIIIe siècle. Michel Blavet, J.-J. Naudot, Bodin de Boismortier et V.-F. Philidor voisinnt dans cette attrayante anthologie sonore. Je vous signale également la délicate interprétation du *Prélude en ut dièze mineur, op. 45,* de Chopin, par Jean Doyen (V.S.M.).

Chez Columbia, deux grands *Quatuors à cordes* : le *Onzième,* de Beethoven, en *fa mineur,* et le *Quatuor* de G. Fauré. Le Quatuor en *fa mineur* porte le N° 95, il fut composé dans le courant de l'automne 1810, l'année du renoncement à Thérèse de Brunswick; Beethoven le dédia à son ami Zmeskall de Domanovetz. Œuvre inquiète et passionnée, qui annonce déjà les derniers quatuors – notamment l'allegro assai vivace, si dramatique. Il est remarquablement exécuté dans un style sobre et précis, par le Quatuor Schneiderhan. Le Quatuor de Fauré, op. 121, peut être considéré comme son testament musical. Commencé en 1923, il fut achevé le 11 septembre 1924, deux mois à peine avant la mort du musicien. G. Fauré hésita longtemps sur le plan de l'œuvre; il eût souhaité intercaler dans la disposition primitive, un quatrième mouvement, mais il avait en même temps l'impression que l'œuvre se suffisait à elle-même. Et il ne se trompait pas : en écoutant, exécutée avec un soin pieux par le Quatuor de la Radiodiffusion Française, cette œuvre lumineuse et calme, qui semble déjà ne plus appartenir à la terre, on en goûte surtout l'harmonieux équilibre.

Signalons, pour terminer, deux pages colorées de Joaquin Turina : *Cantares* et *Saeta.* Belle interprétation de la célèbre soprano Victoria de Los Angelès, accompagnée par The Philharmonia Orchestra, direction Stanford Robinson (V.S.M.).

GASTON MOUREN.

AUX INDES

CONSTRUCTION DE LA NOUVELLE CAPITALE DU PUNJAB

Nous sommes informés qu'un Contrat a été signé à l'Ambassade des Indes, le 19 Décembre 1950, entre M. Le Corbusier d'une part, et le Gouverneur du Punjab d'autre part.

M. Le Corbusier reçoit le titre d'*Architectural Adviser* du Gouvernement du Punjab pour la construction de la nouvelle capitale. Par ce nouvau contrat, le Gouvernement du Punjab lui assigne les fonctions suivantes :

a) Conseiller et prendre une part active pour déterminer le style de l'architecture de la nouvelle capitale ;

b) Conseiller et prendre une part active pour étudier les plans des principaux édifices et même, fournir les épures de certains d'entre eux ;

c) Conseiller et prendre une part active pour le tracé architectural et déterminer les points principaux de l'entreprise tels que : routes principales, rues, squares, jardins publics et canalisations d'eau ;

d) Conseiller et prendre une part active dans l'aménagement des sites et du paysage, des places publiques de la nouvelle ville et les environs immédiats ;

e) Conseiller et prendre une part active dans le développement et les détails du « Plan Pilote » ;

f) Conseiller et prendre une part active pour préparer un programme d'étude architecturale .

●

NOTE. — En cette année 1950, le *Plan Pilote* de Bogota, capitale de la Colombie, établi par Le Corbusier, et dont la mise à exécution est assurée par MM. Wiener et Sert, de New-York et l' « Office du Plan », dirigé par M. Arbelaez à Bogota, a été accepté pai l'Autorité Colombienne.

●

Par ailleurs, la construction du *Secrétariat des Nations Unies,* sur l'East River, à New-York, vient d'être terminée ; les plans de base ayant servi à la maquette 23 A, ont été dessinés par Le Corbusier, à New-York, du 28 Janvier au 15 Mars 1947, avant l'arrivée des experts des Nations Unies.

NON-CONFORMISME SACRE

Face au tombeau, assez délabré, mais où l'on vient encore faire brûler des cierges, de Youssef ben Tachfin, le conquérant almoravide, l'un des souverains les plus puissants du Moyen Age, au coin d'une rue jalonnée de mendiants, sont assis chaque matin deux hommes encore jeunes. Ils sont vêtus du manteau de loques bigarrées cousues bout à bout, traditionnel vêtement des derviches gyrovagues, et qui fut celui du grand Hallâj. Leur crâne n'est rasé que par devant, sur les côtés et derrière ; au sommet, triomphe la gottaya, la grande touffe de cheveux semblable sans doute à celle de Samson le nadir. Devant eux, sur un petit tapis, des pièces de monnaie, un œuf, deux carottes, une poignée de dattes, quelques figues... Beaucoup de gens revenant du marché voisin tirent pour eux quelque chose de leur couffin. Les hommes ne sont pas des mendiants ordinaires. Leurs corps sont robustes et propres, leurs yeux hardis et vifs. De temps en temps, ils sortent de leur sacoche un *sebsi* et tirent sans vergogne quelques bouffées de *Kif*. On les regarde, semble-t-il, sans mépris, plutôt avec un peu de l'appréhension qu'inspire l'étrange, avec la considération d'une certaine nuance qu'on a pour ceux qui ont renoncé à la possession des richesses.

Le soir, je retrouve ces garçons sur la grande place : ils font partie du cercle d'une vingtaine de Haddaouas, non moins loqueteux, assis à l'intérieur d'un autre cercle de badauds debout. Les Haddaouas sont une confrérie de fumeurs de hachich et de vagabonds mystiques. Autour du tombeau de leur saint patron, dans les montagnes du Nord, les innombrables chats sont sacrés et nourris par la piété.

En ce moment, ils ne cessent de fumer leur longue pipe au minuscule fourneau que pour aspirer voluptueusement des gorgées de thé à la menthe. Un vieux est assis devant un grand tambour à deux baguettes ; d'autres tiennent sur leurs genoux de grosses derboukas. Le thé absorbé, ils entonnent un chœur à l'unisson plutôt lent, scandé par des battements peu nombreux, qui donne une impression inattendue de majesté véritable. Au bout d'un quart d'heure, le chant s'arrête et les tambours s'exacerbent en battements rapides : trois brefs, deux longs, un silence. Et voici que les deux jeunes gens à la gottaya, toujours assis, se mettent à secouer leur longue chevelure à toute vitesse, d'avant en arrière, ne remuant que la tête, finissant par un


J. TONELLI
CNP
COMPAGNIE DE NAVIGATION
PAQUET
" LA LIGNE DU MAROC ET DU SÉNÉGAL "
PAR MARSEILLE

mouvement ellipsoïdal de gauche à droite, sans d'ailleurs donner l'impression de transe extatique qu'on éprouve avec le *jdeb* des Aïssaouas.

« Ce ne sont pas des gens très bien, me dit un assistant. Ils n'ont plus honte de rien. Le *Kif* est aussi haram quė le cognac ».

Nous voici d'ailleurs au moment essentiel de la quête. Un tapis reçoit les douros lancés par la foule. Le vieux accepte les billets et les tend vers le ciel en appelant les bénédictions sur le donateur. Le chœur entonne enfin un chant rapide, alerte et joyeux de remerciement pour ceux qui ont donné l'encouragement aux autres. Puis, ces sybarites déguenillés, ces Diogènes effrontés, ces sages qui ont poussé le détachement jusqu'au mépris de la vertu même, récitent tous ensemble, les paumes ouvertes vers le ciel, une prière qu'ils terminent en passant les mains de haut en bas sur leur visage.

ÉMILE DERMENGHEM.

CONFERENCE DE LEON BANCAL SUR ELECTRE

Très courageusement, Léon Bancal a consenti, pour complaire aux dirigeants de l'Union Hellénique, à parler d'*Electre*, ce sujet redoutable à l'égal de la famille des Atrides. Disons qu'il a bien fait d'écouter son courage, car sa conférence fut instructive, diverse, ingénieuse, et qui le croirait, distrayante, tant il est vrai que l'esprit, même dans les ténèbes du crime, peut découvrir quelque étincelle d'humour et de beauté. Affronter les principales conceptions du personnage d'Electre en choisissant les plus anciennes, celles d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide ; et les plus récentes, celles de Giraudoux et de Sartre, et faire jouer sur elles le faisceau d'une intelligente camera, tel fut le propos de Léon Bancal, qui applique ainsi à une figure littéraire le procédé si intelligemment mis en œuvre par les cinéastes au profit des études plastiques. L'esprit passif de l'auditoire s'anime à cet exercice et se découvre analyste, car c'est le talent des vrais conférenciers, si rares de nos jours, de donner à chacun de ceux qui l'écoutent, ces rescapés de la côte boursière, du téléphone et des statistiques, l'illusion d'une vue pénétrante, d'un savoir aisé, qui l'abandonne sitôt la porte franchie, comme un anneau magique glisserait de ses doigts. Mais la véritable formule du genre, où tout le monde a cru pouvoir briller et qui s'est alourdi de trop de pensums, de cours ennuyeux et d'indigestes homélies est précisément celle dont Léon Bancal a gardé le secret : instruire sans en avoir l'air, toucher à des choses graves avec le sourire, et fuir tout appareil pédant pour conserver à la pensée les traditionnelles qualités françaises qui sont la clarté, l'agrément et le goût.

J. B.

DANS LA LEGION D'HONNEUR

Nous sommes heureux d'adresser nos félicitations chaleureuses à nos amis Georges Neveux, Albert Gleizes et André Audoli, qui viennent de recevoir la Légion d'Honneur. La fantaisie la plus fertile de l'esprit qui, chez Georges Neveux s'allie aux dons les plus exquis du langage et lui a permis de glisser en virtuose de la poésie au théâtre et au cinéma, l'extrême probité du peintre de Saint-Remy, qui poursuit sans tapage une des plus passionnantes recherches esthétiques de ce temps, le grand talent et le dévouement inlassable à la cause de la musique du Président de l'Association des Concerts Classiques, justifient pleinement la haute distinction qui leur échoit.

Nous ne pouvons passer sous silence — la modestie de notre directeur dut-elle en souffrir — la promotion de Jean Ballard au grade d'Officier. Depuis plus de trente ans, le fondateur des *Cahiers du Sud* lutte sur le front des lettres. Sans lui, notre revue n'aurait, certes, pas connu l'épanouissement dont nous sommes tous fiers. Défenseur infatigable des droits de l'esprit, profondément attaché à cet humanisme méditerranéen dont il est le vivant exemple, curieux en même temps de tout ce qui apporte à la littérature un sang nouveau, et ami attentif des jeunes créateurs, Jean Ballard est digne de cette promotion qui rejaillit tout naturellement sur l'œuvre dont il est l'animateur et le meilleur artisan.

•

UNE DOUBLE EXPOSITION VAN GOGH

Du 5 au 25 Mai prochain, une Exposition Van Gogh sera organisée simultanément à Arles (au Musée Réattu) et à Saint-Remy de Provence (Hôtel de Sade), par les soins de MM. Latour, Conservateur du Musée Réattu, et Charles Mauron, écrivain. Une très importante partie de l'œuvre de Van Gogh sera présentée à cette occasion, puisque c'est un ensemble de cinquante toiles qui figurera dans chaque centre (dont 25 toiles de la période d'Arles, au Musée Réattu et 25 toiles de la période Saint-Remoise à l'Hôtel de Sade).

•

PRIX DES CRITIQUES

Le Prix des Critiques sera décerné cette année, le quatrième lundi du mois de Mai, à une œuvre littéraire, prose ou poésie, écrite d'original en français et parue en librairie dans les douze mois précédant le 1er Mai prochain.